



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

On parle bals, fêtes et plaisirs; on constate le retour à Paris de grandes familles qui se disposent à ouvrir leurs salons; il y a de l'activité dans les ateliers de luxe; presse parmi tout ce qui s'occupe de la mode, et c'est à qui favorisera ce retour à la sécurité, chacun selon son pouvoir.

Nous avons dit qu'on porterait beaucoup de fleurs, nous pouvons ajouter qu'on portera aussi beaucoup de bijoux. Les colliers vont revenir, et nous ne pouvons qu'accueillir cette mode qui sied si bien et achève la toilette. Quant aux bracelets, ils sont toujours de bon goût; et loin d'en diminuer le nombre, on l'augmente.

Mais ne peut-on, à bon droit, placer l'éventail parmi les bijoux, l'éventail surtout

tel que Duvelleroy<sup>1</sup> l'a perfectionné? Nous en avons admiré chez lui de délicieux et de nouveaux, qui n'attendent que le premier coup d'archet pour se produire. Les peintures sont des chefs-d'œuvre de maîtres; les montures, des miracles de travail patient et d'une délicatesse incroyable. L'or et l'argent, la nacre et l'ivoire, y sont mêlés avec un goût exquis, et quand ils passeront, de main en main, dans un cercle d'élégantes, ce sera pour provoquer l'admiration. L'éventail est tellement de rigueur, que Duvelleroy l'a façonné de mille manières, sans oublier ceux qui, jetés sur une cheminée, y servent d'écrans, tout en étant un accessoire à la coquetterie.

Si quelque chose pouvait ajouter, en ce genre, à la réputation de Duvelleroy, ce

<sup>1</sup> Passage des Panoramas, 17.



seraient les envois qu'il fait en Espagne, cette terre classique de l'éventail, dont la préférence doit être une autorité.

— Les corps et demi-corps de M<sup>me</sup> Clémangon<sup>1</sup> sont toujours appréciés pour les charmantes toilettes remarquables par la grâce du corsage. Ils rendent la taille svelte et flexible, sans aucun gêne; ils l'avantagent et sont parfaitement appropriés à nos modes. Le talent incontestable de M<sup>me</sup> Clémangon soutient le rang qu'elle a pris, depuis longtemps, parmi les maisons de Paris les plus justement renommées.

— Les taffetas sont toujours fort recherchés pour les robes de soirée. C'est une étoffe légère et fraîche, qui habille à merveille. On y pose alors des ornements en dentelle, au lieu de volants en étoffe, qui sont réservés pour le matin. — On garnit le taffetas en bouillonnés de tulle de la même nuance; ces bouillons ont plusieurs rangées. — On y remarque aussi des garnitures en rubans de gaze.

— Plusieurs robes de soirée ont les jupes ouvertes sur le côté sur une robe d'étoffe d'une autre couleur. Nous citerons une robe moire antique bleu tendre, ouverte sur une jupe de satin rose, avec revers garnis en dentelle.

Une robe de satin paille, ouverte sur un satin lilas, avec blondes soie et argent.

Une robe en velours rose ouverte devant sur une jupe de moire antique blanche, ornée de volants en blonde d'or.

— Les coiffures sont si ravissantes chez M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>2</sup> qu'elles échappent à la description; on ne décrit pas ce qui est tout de grâce. Elles sont composées de blonde, or ou argent, de tulle lamé, de têtes de plumes, et, en général, fort éclatantes et fort légères en même temps.

Les chapeaux en dentelle sont délicieux pour le spectacle, et étaient en grand nombre à la rentrée de M<sup>lle</sup> Rachel. Nous y avons remarqué également des chapeaux de crêpe brodés en soie de couleur, de très-bon goût;

Quelques coiffures en *dentelle plume*, qui sembleraient une vapeur, si de petits rubans de velours ne la fixaient sur la chevelure;

Des guirlandes de fleurs et de fruits, mêlées à une haute blonde;

Des *petits bords* posés en arrière, avec des agrafes en pierreries.

*Ensemble de toilettes de ville.* — Robe de damas gros vert, avec tablier en dentelle noire, continuant en éventail sur un corsage plat et montant. — Manches justes avec parements à la mousquetaire. — Col et sous-manches en pointe à l'aiguille. — Mantelet en velours noir à pans terminés en pointes avec dentelle noire. — Chapeau de satin rose orné d'une longue plume couchée.

Robe de velours nacarat, avec haute bordure de martre zibeline, et le pardessus pareil. — Corsage ouvert sur une guimpe Louisette. — Capote de satin blanc, avec petites blondes sur chaque coulisse.

Robe de moire émeraude, avec ouvertures sur les côtés, simulées par une riche passementerie. — Corsage à revers, et orné ainsi que les manches. — Chapeau de velours citron avec plumes de chaque côté de la passe. — Pardessus de satin gris brodé à trois hautes guirlandes.

*Toilettes du soir.* — Robe de grenadine blanche, avec petits volants brodés en soie cerise et posés en guirlandes. — Corsage froncé. — Ceinture à nœud et rubans cerise et argent, largeur d'écharpe. — Coiffure en rubans assortis de chez M<sup>me</sup> Dasse<sup>1</sup>.

Robe en velours épinglé rose; corsage à la Raphaël et manches demi-lages et courtes. Le corsage et les manches ornés de ruches en blonde. — La jupe unie à demi-queue, mais un peu courte devant. — Coiffure en blonde, très-avancée sur le front, et relevée sur les tempes par des bouquets de roses moussues de trois nuances.

Robe de taffetas bleu glacé de blanc, ornée de volants alternant avec des bouillonnés. — Corsage montant sur la poitrine et très-dégagé des épaules, laissant passer une dentelle d'Angleterre très étroite. — Coiffure en cheveux, avec des nœuds, velours et blonde.

— Les magnifiques dentelles de Violard<sup>2</sup> orneront beaucoup de toilettes de bal. Les robes de dentelle noire sur des transparents de couleurs sont déjà très-demandées. — Pour les coiffures, on emploiera beaucoup

<sup>1</sup> Rue du Port-Mahon, 8. — <sup>2</sup> Rue Luxembourg, 35.

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 38. — <sup>2</sup> Rue Choiseul, 2 bis.



de barbes; on en pose même sur les chapeaux.

Nous signalerons les applications dont les fleurs sont si riches et le réseau si délicat, qu'on les confond avec la véritable angleterre. Violard a suivi le progrès de la mode en faisant fabriquer des blondes d'une remarquable beauté, auxquelles des dessins nouveaux et admirables assurent un grand succès.

Nous ne dirons rien du choix de malines et de valenciennes qu'on trouve dans ses immenses magasins, sinon qu'elles sont toujours ce qu'il y a de plus charmant et de plus nouveau.

### Actualités.

A l'approche de la nouvelle année, le luxe et le goût ouvrent les portes de leurs plus brillants sanctuaires, et, comme d'habitude, la maison Giroux<sup>1</sup> vient se placer en première ligne pour les plus charmants objets de fantaisie destinés aux étrennes.

Là se trouvent les peintures, les bronzes, les porcelaines les plus rares, la tabletterie, dans ses plus heureuses perfections, les curiosités, les chinoïseries, les jouets d'enfants les plus nouveaux, tout ce qui constitue, enfin, les plus séduisantes productions de l'art et de l'industrie.

— C'est surtout à ce moment d'étrennes que les objets de mode trouvent leurs plus heureuses applications. Les jolies fleurs de Chagot<sup>2</sup>, ses guirlandes nouvelles, ses coiffures piquantes, dont nous avons déjà parlé, et qui ont tant de succès dans les prémices de nos toilettes d'hiver, viennent prendre place auprès des dentelles de Violard, des riches fourrures de Sertaux<sup>3</sup>, des éventails de Duvelleroy, et des mouchoirs de la *Sublime-Porte*<sup>4</sup>. Ces mouchoirs, à eux seuls, mériteraient tout un chapitre d'éloges et de descriptions, s'il était possible de rendre compte de toute leur élégance, de leur nouveauté, leur distinction, et de cette nombreuse variété qui permet à chacun de trouver ce qui convient le plus parfaitement à la destination de ce cadeau, l'un des plus agréables entre tous.

Mais un cadeau d'un genre tout nouveau,

et qui a puisé sa source dans l'influence que la mode lui a donnée cette année, c'est celui des bas, dont la finesse et la beauté du travail ont pris une si grande importance par la mode du soulier, que la disposition des robes un peu plus courtes sur le devant laisse si coquettement apercevoir dans la toilette des femmes.

Rien donc en ce moment ne saurait être un plus gracieux présent qu'un sachet renfermant une douzaine de magnifiques paires de bas. Le seul moyen de rendre ce cadeau plus piquant encore serait d'y joindre quelques-unes de ces pantoufles originales et gracieuses dont le talent de Caux<sup>1</sup> a fait un des cachets typiques de notre élégance moderne. On peut offrir aujourd'hui une paire de pantoufles de Caux comme on offre une boîte de gants de Mayer; et nous devons à notre célèbre cordonnier d'avoir introduit dans nos mœurs un usage dont toutes nos jolies femmes lui sauront gré.

Des pieds remontons à la tête, pour parler des peignes de la maison Cauvard<sup>2</sup>, si connue dans tous les pays pour sa brillante spécialité en ce genre. Rien de plus charmant à offrir aux jeunes personnes qu'un de ces peignes en écaille, blonde ou brune, aux enroulements légers, aux dessins pleins de fantaisie et de goût, qui offrent en ce moment, dans la maison que nous citons le choix le plus complet et le plus attrayant. Une grappe de fruits, une branche de corail ou une gerbe de plumes diamantée, sont trois ravissantes productions de Chagot, qui apparaîtront dans tout leur charme, retenues sur le côté d'une jolie tête par ces nouveaux peignes d'écaille.

Et maintenant nous voici tout naturellement arrivés à parler de Guerlain<sup>3</sup>, dont les produits ont peut-être un mérite plus précieux encore, si l'on réfléchit qu'à eux seuls sont dues la beauté du visage et la conservation de la jeunesse. L'emploi de ces créations, si utiles et si merveilleuses est d'ailleurs de toutes les saisons; mais le moment de la nouvelle année donne l'occasion de les offrir, et il n'est pas de femme qui ne soit intimement enchantée de recevoir ces parfums exquis, ces pâtes délicates,

<sup>1</sup> Rue du Coq-Saint-Honoré, 7. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 81.  
— <sup>3</sup> Rue Saint-Honoré, 323. — <sup>4</sup> Rue de la Paix, 7.

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 11. — <sup>2</sup> Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — <sup>3</sup> Rue de la Paix, 11.



ces cosmétiques sans pareils, tous aux noms charmants et aux effets plus charmants encore, — de recevoir enfin tous ces éléments de leurs séductions et de leur succès renfermés dans une boîte de nacre ou d'écaille, aux riches incrustations, et qui, à l'inverse de l'antique boîte de Pandore, répand les pensées du bonheur et de l'espérance, au lieu de les retenir au fond de son antre parfumé.

### UNE MAISON A LONDRES.

« Voulez-vous savoir à quelle race  
d'oiseaux vous avez affaire, montrez-  
moi l'intérieur du nid qu'il habite. »

FEU DUMONT DE SAINTE-CROIX.

La vie intérieure d'un peuple se compose de mille et un détails que l'habitation fait connaître à elle seule mieux que toutes les observations réunies de ce peuple à l'extérieur. Les maisons trouvées à Herculaneum et à Pompéi nous ont identifiés, plus que toutes les des-

criptions des auteurs anciens, à la vie intime des habitants de ces deux villes, et si Buffon a pu dire avec vérité : « Le style, c'est l'homme, » on peut également dire avec non moins de vérité : « La maison, c'est le citoyen ! » Là où il y a le *confortable*, la vie intérieure est non-seulement rendue aisée, mais agréable en tout; là aussi il y a amour du sol, esprit national, et qu'on le croie bien, on combat mieux *pro aris et focis* — *pro domo sua*, lorsque les champs que l'on possède sont fertiles, et que l'habitation est charmante, bien entendue; en un mot... confortable.

Une circonstance imprévue m'a fait m'identifier plus encore que je n'avais eu occasion de le faire jusqu'à ce jour à la difficulté de trouver ce phénix des phénix, une maison tout à fait convenable. Prendre une maison à Londres, est, en effet, au point de vue anglais, l'affaire la plus sérieuse de la vie! Le mariage, cette autre grande affaire, cette sorte de colin-maillard, plus ou moins assis, où se joue à l'aveuglette la destinée humaine, donne moins de soins, moins de

Le PETIT COURRIER DES DAMES, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1850, modifie son mode de périodicité en paraissant tous les dimanches au lieu des 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois, — le nombre des livraisons ainsi réduit suffisant complètement aux exigences de la mode, et permettant à l'administration du journal de réduire les prix d'abonnement.

Afin de faire suite régulière pour les collections, le PETIT COURRIER DES DAMES conserve son format; il paraîtra tous les dimanches par livraison composée d'une demi-feuille de texte et d'une gravure de modes gravée sur acier et coloriée avec le plus grand soin.

La première livraison de chaque mois donnera deux gravures de modes, et la troisième (outre sa gravure) une double planche de patrons grandeur naturelle — de robes, mantelets, chapeaux, costumes d'enfants, etc., et de travaux de femmes : lingerie, broderie, tapisserie, etc., soit, par an, cinquante-deux livraisons formant deux beaux volumes grand in-8°, soixante-quatre gravures de modes et douze grandes planches.

De nouveaux traités nous assurent la collaboration de nos écrivains les plus distingués. Nos gravures seront surtout l'objet de nos plus grandes améliorations; — de telle sorte, que sous le double rapport du choix des modèles et de la perfection de l'exécution, on ne puisse atteindre de résultat plus complet.

Les personnes qui s'abonneront pour six mois, à partir du 1<sup>er</sup> novembre, recevront jusqu'à la fin de l'année 1849, — c'est-à-dire à l'époque du renouvellement des toilettes, du retour de la campagne, des achats de toutes sortes, — six numéros par mois au lieu de quatre, sept gravures de modes au lieu de cinq, et deux grandes planches doubles de patrons et travaux.

On souscrit au bureau du journal le PETIT COURRIER DES DAMES, 1, boulevard des Italiens, à Paris.

Prix pour Paris et les départements : trois mois, 7 fr. 50; six mois, 14 fr.; un an, 28 fr. Pour l'étranger, le prix varie selon les conditions internationales des postes.

On s'abonne également chez tous les libraires de France, — ou en écrivant et envoyant un mandat de poste, ou un effet sur Paris.

Les messageries se chargent de faire les abonnements sans augmentation de prix.

Nota. — Pour les abonnements déjà pris et dont le terme dépasse le 1<sup>er</sup> janvier, l'administration prolongera le service du journal pour chaque abonné, jusqu'à ce qu'il ait reçu le nombre de numéros auquel il avait droit d'après l'ancien prix.





2482.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Bonnet et Chapeau des M<sup>l</sup>les M<sup>l</sup>les Dezeroff, r. de Luxembourg. Crin de feu en velours. Robe en taffetas garnie de rubans de gaze par M<sup>l</sup>le Baizieux, r. S. Anne, 44. Pèlerine en hermine de la M<sup>l</sup>le Tertiaux, r. S. Honoré, 323. Vase Labeche, palais national.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London*







soucis à l'un et à l'autre des futurs conjoints que la perspective de ce seul fait à une ou à un futur propriétaire : Je vais prendre une maison à Londres.

C'est que Londres n'est pas une ville comme une autre. Pour ma part, voyageuse intrépide, j'ai vécu successivement en Grèce, en Italie, en Belgique, en Turquie, en France; mais dans ces pays si divers, on a trois ou quatre quartiers bien distincts qui indiquent à eux seuls la classe des habitants qui les occupent. A Paris, par exemple, le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, la Banque, le Marais, le nouveau quartier des Lorettes, chacune de ces désignations dit à tous, dans un langage clair et précis, ce qu'elle est, et comment le quartier qu'elles indiquent est hanté. Ici, à Londres, c'est bien différent. Nos *squares* varient à l'infini, et portent avec eux un parfum plus ou moins vif d'aristocratie. Outre cela, à Paris, vous vous contentez d'avoir des rues, des places, des quais et des carrefours. A Londres, il n'y a pas de quais, il est vrai, mais en revanche, nous avons des *squares* (des carrés, plus ou moins carrés, ornés de jardins pour la plupart, qui servent à désigner le quartier); des *places* (ce qui, littéralement, ne veut pas dire des places, mais bien des *endroits*, des rues nobles ou de nobles rues); des *streets* (rues de toute espèce); des *lanes* (ruelles), généralement mal habitées, sauf une seule exception. Nous avons des *crescents* (croissants) souvent magnifiques, souvent très-peu magnifiques; nous avons des *roads* (routes), et notamment le *New road* (la nouvelle route, déjà fort ancienne), qui sert d'un côté de ceinture à la ville; nous avons des *gardens* (jardins) admirables quelquefois, où les plus beaux arbres se jouent à l'air, d'autres fois qui ne renferment que des mesures sans traces de végétation; nous avons enfin des *halls* (belles maisons à la campagne); des *mansions* (très-belles maisons à la ville ou à la campagne); des *houses* (maisons ordinaires); des *cottages* (maisons de gens aisés, et quelquefois chaumières de paysans); enfin des *villas* (maisons de plaisance aux portes des grandes villes). N'admirez-vous pas, ou plutôt n'êtes-vous pas effrayé de ce luxe d'appellations diverses? et ne pensez-vous pas qu'il y a, qu'il doit y

avoir science, tact et difficultés infinies à se caser convenablement au milieu du conflit d'habitations de toutes sortes qui font de Londres une ville trois fois plus grande que Paris?

Or, il est bon que vous sachiez qu'il m'est arrivé, il y a six ou sept semaines, une dame à moi vivement recommandée par une amie mutuelle, M<sup>me</sup> Léopoldine Ziska, qui, de châtelaine qu'elle était en Hongrie, est devenue, grâce aux malheurs des temps, fugitive en Angleterre, n'apportant avec elle que des débris d'une fortune naguère assez grande, et ce que le sage emporte toujours avec soi, ses talents d'artiste, comme cantatrice et compositeur, talents qui seront sans doute appréciés lors de la saison de Londres. M<sup>me</sup> Léopoldine Ziska, désirant se fixer à Londres, a dû se pourvoir d'une maison; et moi qui depuis dix ans suis citoyenne de la grande ville, sauf les entr'actes que je passe habituellement sur le continent, je suis devenue la cicérone obligée de l'amie de mon amie, de ma recommandée.

Ne pouvant atteindre au square en personne, force fut à la noble exilée de se rabattre à ce qu'on nomme *place*; elle a donc posé sa tente dans G\*\*\*-place, où elle habite maintenant une maison de moyenne grandeur avec jardin et dépendances.

Mais qui est-ce qui distingue une maison d'une autre maison à Londres ou de la plus petite à la plus grande? elles sont toutes à peu près construites sur le même patron, uniformément alignées, et d'une similitude désespérante à l'œil? Rien, si ce n'est l'ameublement. Or M<sup>me</sup> Ziska s'est improvisé un petit hôtel meublé à la Louis XIV, mi-Dubbarri, mi-Pompadour.

Je ne vous ferai pas parcourir avec nous les nombreux magasins qu'il nous a fallu visiter : j'aime mieux vous donner la description de la maison elle-même, en vous disant toutefois que l'on trouve tout à Londres, même les plus belles choses des manufactures françaises, grâce au vaste temple élevé dans Georges Street, Hanover square, à l'industrie française, par M. Sallandrouze de Lamornaix, qui, en cela, a réellement bien mérité de la France et des Français.

— Pour les tapis, Axminster, d'Aubusson



et Bruxelles ont été mis à contribution ; selon la louable habitude des maisons anglaises, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au haut de la maison, qui finit modestement au troisième, tout est garni de tapis magnifiques. Les deux parloirs (la salle à manger et sa succursale, qui se trouvent toutes deux au rez-de-chaussée de toute maison anglaise, sont simplement meublées. Une table massive, octogone, style gothique, à figures largement sculptées, s'appuyant majestueusement sur un arbre, terminé par une quadruple racine offrant à son extrémité quatre magnifiques gueules de lion béantes, au-dessus desquelles reposent, inertes, incrustées dans l'arbre même, de nobles cariatides faisant acte de supporter le tour du plateau qui les domine ; un *side board* (buffet), des chaises dans le même style. un beau pastel peint par Isidore Magnès à Berlin, et représentant la dame du lieu faisant face au portrait de son mari ; quelques belles peintures ; voilà un aperçu de ce qui décore la salle à manger ; dans la pièce qui la suit, et qui donne sur un charmant jardin, est une vaste armoire en chêne sculpté, qui faisait, il y a peu d'années, le principal ornement de l'un des hôtels magistraux d'Aix-la-Chapelle.

A chaque côté de l'escalier qui conduit au premier, sont des supports portant les blasons des deux époux, selon la mode anglaise. Vis-à-vis de la fenêtre qui éclaire cet escalier, se détache, svelte, un magnifique pendentif, œuvre du sculpteur français Jules Dubois, l'auteur de la statuette rêvée de l'antique du joueur d'onchets, qui fut l'œuvre capitale de la dernière exhibition des *british artists*. De ce pendentif descend un beau vase qui supporte une délicieuse plante aux feuilles *pleureuses*.

Au premier tout est marqueterie et mosaïque, chaises, fauteuils, tables ; une seule chose est moderne, c'est un piano de Tomkison. Des consoles fouillées par un ciseau d'artiste, des portières en velours rouge avec glands suspendus et découpures ; de magnifiques rideaux complètent ce mobilier Louis XIV, qui se joue et se répète dans des glaces appuyées sur des tablettes également de velours rouge, et dont les cadres bizarrement historiés rappellent ceux du petit Trianon, à Versailles. Le décorateur, auquel on

doit les boudoirs de lady Wilde, les salons de M. Labouchère, ministre du commerce de l'Angleterre, l'une des gloires de Belgrave square, Hervieu a peint les plafonds. Un ciel d'Italie ou de Grèce, ni plus ni moins, importé dans Londres par le célèbre artiste. Parmi les tableaux qui ornent ce salon est la belle ébauche de Gros *Napoléon jugeant les rois qui l'ont condamné*, une délicieuse marine de Goethal, et un tableau de fleurs de madame Muhlenfeldt. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que toutes ces merveilles, la plupart d'origine française, paraissent se complaire à se trouver ainsi réunies... Oh ! si les flambeaux et candélabres qui posent là pouvaient dire tout ce qu'ils ont éclairé !... De combien d'illustrations passées, d'aventures bizarres, de scandales encore inédits ou falsifiés, n'apprendrions-nous pas la curieuse histoire ?...

Le second de la maison anglaise, en général, sert de chambre à coucher ; c'est un sanctuaire où l'œil profane ne doit pas pénétrer ; je ne le mentionne que pour porter à la connaissance de ceux qui l'ignorent que l'eau monte complaisamment jusqu'aux étages les plus élevés, et se rend au simple appel d'un robinet dans toutes les chambres.

Comme si les Anglais étaient parfaitement convaincus que la cuisine est la base de la vie, toutes les cuisines des maisons anglaises, et surtout des maisons de Londres, servent de base aux édifices, et se tiennent aérées dans les entrailles de la terre pour dérober aux occupants l'odeur des repas. Notez que cette existence souterraine des domestiques a cela d'essentiellement aristocratique que l'on n'a qu'à appuyer légèrement le doigt sur une sonnette, ou à frapper la terre du pied, comme feu Pompée pour en faire sortir une armée... prompte à vous obéir ; notez que les domestiques ainsi enfouis, ainsi relégués aux antipodes, ont en revanche à eux une maison dans la maison, communiquant au dehors par une entrée *ad hoc*, en sorte que le service matinal une fois fait, on ne les voit de la journée ni au premier ni au second étage ; tandis qu'en France, en Belgique, etc., dans les appartements même les mieux distribués, leurs yeux vous épient et vous voient, leurs oreilles vous écoutent et vous entendent à chaque instant du jour. Certes, des maisons



construites sur ce modèle, transplantées n'importe en quels lieux, donneraient bien vite droit de cité à ce *comfort* que l'on ne connaît réellement qu'en Angleterre; aussi, je le dis avec conviction, quand une fois on a planté son pavillon à Londres, et qu'on y a appris l'*art de vivre*... on oublie ses brouillards, et on ne peut se résoudre à aller végéter ailleurs, à la merci des portiers, concierges et valets de toutes sortes qui ne savent pas plus ce que c'est que de servir que les cuisiniers anglais ne savent faire quoi que ce soit de ces mets appétissants qui font de la cuisine française la science de la gastronomie. Aussi n'ai-je pas besoin de dire qu'un cuisinier français est le complément obligé de toute maison de Londres qui se respecte et veut être respectée, et que si, comme au Reform-club, on ne peut avoir un *Soyer* tout entier, il faut s'arranger de manière à avoir au moins quelque chose comme un élève ou un neveu du grand homme!

NATHALIE DE S\*\*\*.

#### THÉÂTRES.

M<sup>lle</sup> Rachel a fait sa rentrée à la Comédie-Française dans *Phèdre*, et, comme on devait s'y attendre, la salle était comble. Jamais représentation ne fut plus importante et plus solennelle.

L'attente de ceux qui se plaisaient à prédire une opposition de la part du public, a été trompée. Dès qu'elle a paru, la tragédienne a été saluée par des applaudissements unanimes longtemps répétés.

A cette ovation bruyante a succédé un silence profond, et la pièce a commencé. M<sup>lle</sup> Rachel, encouragée par tant de sympathies, a joué son rôle avec cette supériorité qui distingue son talent. Elle a traduit avec une mélancolie profonde cette pâle et lamentable figure de *Phèdre*, cette grande victime d'un amour fatal, la plus tragique des héroïnes de Racine.

M<sup>lle</sup> Rachel a rendu avec une effroyable vérité toutes les nuances de cette sombre physionomie; elle a, dans toutes les parties de son rôle, excité un véritable enthousiasme. Cette représentation peut compter dans les plus solennelles de la Comédie-Française.

#### *La Coupe enchantée.*

Cette petite comédie est peu connue, même des littérateurs; elle est pourtant remplie de grâce, de naïveté, de naturel, et ce joli ouvrage est de la Fontaine!

Il est vrai que tout le monde connaît les Fables immortelles du Bonhomme, et ses contes, qui vous attirent par un charme infini.

Après ces merveilleux chefs-d'œuvre, comment classer dans sa mémoire tant d'autres ouvrages où respire encore le génie de la Fontaine: le ravissant poème d'*Adonis*, le roman si gracieux de *Psyché*, et ses piquantes comédies, telles que *le Florentin*, et cette *Coupe enchantée*, reprise hier au Théâtre-Français avec un vrai bonheur?

Il y a plus d'un demi-siècle que *la Coupe enchantée* n'avait été représentée, et certes elle vaut mieux que beaucoup de comédies en un acte qui apparaissent fréquemment sur l'affiche.

Rien n'est plus ingénieux que le sujet, rien n'est plus vrai que les personnages.

Cette coupe qui indique aux maris la fidélité des femmes, selon que le vin qu'elle contient reste ou se répand quand on va boire; cette jeune fille envolée du toit paternel pour chercher un mari; ce jeune homme élevé loin du monde, dans les bois, sans avoir jamais vu le visage d'une femme, et qui, à la vue d'une jolie personne, éprouve une émotion vague et inconnue; ce paysan qui ne veut pas boire dans la coupe parce qu'il aime sa femme: tout cela est original et fort piquant.

Un pareil aperçu ne donne pas une idée de la pièce; mais loin de nous la pensée d'analyser une comédie de La Fontaine, quand il est si aisé de la lire ou, ce qui vaudrait mieux encore, d'aller la voir représenter au Théâtre-Français.

Qu'il nous suffise donc de dire que *la Coupe enchantée* est une pièce digne de son auteur, où il a mis de sa grâce et de sa bonhomie, et qu'elle est jouée par les comédiens français d'une manière parfaite, particulièrement par Got, Louis Monrose et M<sup>lle</sup> Brohan.

M<sup>lle</sup> Rachel doit entendre cette semaine la lecture de *Charlotte Corday*, la tragédie nouvelle de M. Ponsard. C'est pour elle que l'auteur de *Lucrèce* a écrit le rôle de Char-



lotte Corday, qui, dit-on, est magnifique. La scène de l'interrogatoire est traitée de main de maître, et peut lutter, à force de poésie et de grandeur, avec la simplicité historique.

Les autres rôles de *Charlotte Corday* sont ainsi distribués : Ligier fera Danton ; Beauvallet, Marat ; Geffroy, Robespierre ; et Mail-lart, Barbaroux.

Après la *Coupe enchantée*, le Théâtre-Français va reprendre le *Mariage de Figaro*, monté le plus luxueusement possible. M. Arsène Houssaye se propose aussi de reprendre l'*Othello* de M. Alfred de Vigny, et l'*Hamlet* traduit par MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice, œuvre représentée au Théâtre-Historique.

La nouvelle comédie de M. Emile Augier, *Gabrielle*, passera avant la fin du mois.

Le nouveau ténor du Théâtre-Italien, il signor Lucchesi, dont on dit la voix très-belle, doit arriver ces jours-ci à Paris. Ce renfort ne sera pas le seul : deux cantatrices viennent en même temps, et se présenteront aussitôt devant le public, déjà favorablement prévenu par l'intéressante activité que déploie le directeur. Les reprises d'ouvrages accrédités sont toutes prêtes en ce qu'elles demandent de mise au théâtre, et peu de répétitions suffiront aux chanteurs pour achever l'œuvre d'une troupe complète.

Ce n'a pas été sans de véritables tribulations que M. Ronconi est parvenu à se mettre de nouveau à la tête de la compagnie italienne installée dans ce moment. Mais le Pouvoir a senti qu'à titre d'administrateur, celui-ci avait mérité la préférence sur d'assez nombreux concurrents, tant par ses premiers sacrifices que pour cette qualité d'artiste éminent toujours si remplie de douces influences. Dans la personne de leur agent, les actionnaires de la salle Ventadour ont tenu la dragée haute à Ronconi, et ce n'est qu'après l'acceptation d'un bail du prix de 62,000 fr., précédée d'autres concessions, qu'il a pu prendre définitivement les rênes de ce théâtre. La connaissance de ces choses, dégagées de ce qu'elles ont de relatif à divers intérêts personnels, importe au public qui aime à savoir où il place son

affection, et dont l'empressement à se rendre au Théâtre-Italien prouve qu'il est facilement d'accord avec l'autorité sur l'estime que doit inspirer un homme aussi résolument dévoué.

M<sup>lle</sup> Vera, qui vient de débiter avec tant d'éclat au Théâtre-Italien dans l'*Elisir d'amore*, est la fille d'une des plus célèbres cantatrices d'Allemagne, M<sup>lle</sup> Haëser, qui abandonna le théâtre pour épouser, à Rome, M. Vera, l'un des avocats les plus distingués de cette ville.

M<sup>me</sup> Vera vint en 1845, après la mort de son mari, se fixer à Paris, et sa fille, la jeune cantatrice des Italiens, fit sa première et modeste apparition dans les concerts du prince de la Moskowa, à côté de M<sup>lle</sup> Delphine Beaucé, qui est devenue M<sup>me</sup> Ugalde.

C'est à Londres, dans la saison de 1848, que M<sup>lle</sup> Vera révéla son talent. Elle chanta au Queen's Theatre dans la *Somnambule*, à côté de Jenny Lind. Depuis, elle a fait une tournée avec M<sup>lle</sup> Julia Grisi et Mario ; elle joua Adalgisa de *Norma* et Pippo de la *Gazza*. Elle se vit obligée de se faire mezzo-soprano et contralto. L'étendue de sa voix lui permet ces excursions dans un domaine qui n'est pas le sien. Enfin, elle a débuté, comme tout le monde sait, au Théâtre-Italien, dans Adina de l'*Elisir*, rôle qu'elle n'avait jamais joué.

M. Meyerbeer est sur le point de quitter encore une fois la capitale, ainsi qu'il en a l'habitude, après avoir rasséréiné chez nous sa brillante imagination, pour aller reprendre, sous le ciel natal, les nobles travaux qu'il nous destine. C'est à la muse de la musique à profiter de cette absence pour préparer, en faveur de M. Meyerbeer, ses grandes lettres de naturalité.

A ce Numéro est jointe la planche 2482.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.